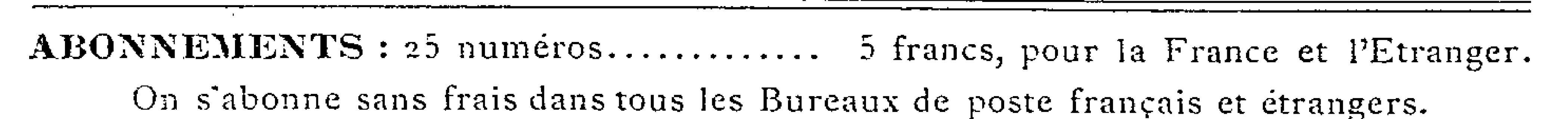
Huitième Année. **Mercredi 30 Septembre 1896** **N^lle Série — (VIIe) N° 166.**

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR

Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC



ABONNEMENTS : 25 numéros............ 5 francs, pour la France et l'Etranger.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : PARIS, 6, place Saint-Michel. — NICE, 46, rue de France.

LA RELIGION ET LA PAIX SOCIALE

Dans un précédent article TRILOGIE RELIGIEUSE (1), nous avons parlé de l'Irréligion, du Christianisme païen et individualiste et du vrai Christianisme, du Christianisme social.

Je vais démontrer aujourd'hui, le bien fondé de la thèse que je soutiens sur la question religieuse considérée au point de vue de la paix sociale ; ce bien fondé est irréfutablement prouvée par la campagne plus belliqueuse que chrétienne à laquelle se sont livrés naguère Nos Seigneurs les Evêques (sauf un seul, Mgr Fuzet) contre la loi concernant les congrégations catholiques.

J'ai sous les yeux une lettre de Mgr Trégaro, évêque de Séez, adressée à l'auteur de la brochure *Considérations pratiques sur la loi du 16 avril.*

Je crois utile à la cause que je défends de citer et commenter quelques passages de cette lettre énergique qui oppose plus de déclamations que de bonnes raisons aux excellents conseils de la brochure, conseils conformes à ceux très sages, donnés par le Pape lui-même, lequel veut qu'on laisse les congrégations libres d'agir selon leurs intérêts.

« ... La voie de soumission que vous indiquez est précisément celle que les catholiques ont suivie depuis plus de quinze ans, chaque fois que nous nous sommes trouvés en butte aux attaques de nos ennemis...

« ... Les monstrueux décrets d'expulsion sont lancés, nous nous y soumettons sans résistance — ou à peu près...

(1) Voir la *Curiosité*, n° 138, 23 octobre dernier.

« La loi scandaleuse du divorce paraît à son tour...

« Cette fois encore on se contente de gémir. Alors ce sont les séminaristes, les prêtres que l'on arrache à l'autel, pour être traînés à la caserne ».

Mais on arrache bien des bras de leur mère, tous les Français de vingt ans pour les traîner à la caserne et envoyer les plus vigoureux mourir de la fièvre ou du choléra au Tonkin, au Dahomey et à Madagascar, sans que le clergé ait jamais fait entendre une parole de protestation ; tout au contraire il a, de toutes ses forces, toujours poussé à la criminelle politique coloniale, dans l'espoir que la propagande religieuse trouverait profit à ces holocaustes d'hommes et d'argent.

« C'est ensuite la main mise sur le bien des fabriques, ce sont les églises spoliées » (obliger les fabriques à une comptabilité plus régulière, ce n'est pas spolier les églises : — Monseigneur se plait dans les exagérations déclamatoires).

« Enfin, nous voici devant la loi d'abonnement, digne couronnement de ses aînées, et vous nous dites : « Courbez, courbez toujours la tête... »

Cependant, Monseigneur a parfaitement raison lorsqu'il dit : « Ce n'est pas, en effet, à notre argent qu'on en veut, nul ne l'ignore » ; mais il se trompe lorsqu'il croit que c'est la mort du Christianisme païen dont nous jouissons qu'on recherche : si ce Christianisme n'existait pas, la ploutocratie l'inventerait pour le besoin de sa cause.

Ce qu'on veut, c'est d'empêcher le vrai Christianisme, le Christianisme chrétien de renaître.

Et en effet, il y a dix mois, il n'était question que de réformes sociales. Rome elle-même, depuis plusieurs années, en reconnaissait la nécessité, pour empêcher l'entière dissolution de notre Société pourrie. Grande frayeur de nos modernes Scribes et Pharisiens de tous les cultes : catholiques, protestants ou athées, qui s'entendent toujours sponta-

nément pour jouer leur éternelle comédie de la persécution religieuse, comédie dans laquelle le haut clergé a toujours, et aujourd'hui plus que jamais, joué son rôle avec entrain; et voilà les réformes sociales renvoyées à l'année du Jubilé. C'était le résultat cherché.

Cette attitude contraire aux intérêts des congrégations et contraire surtout au retour au Christianisme social prêché par Léon XIII, prouve que, comme on l'a déjà dit: Nos Seigneurs les Evêques, et la partie du clergé catholique qui les suit, *ne comprennent ni leur religion, ni leur temps* et que c'est d'eux qu'on peut dire:

Quos vult perdere Jupiter dementat prius.

Et, en effet, il faut que cessent à tout prix ces querelles de cultes, ces prétendues persécutions religieuses au moyen desquelles la féodalité financière détourne l'attention publique des réformes qui diminueraient les innombrables privilèges au moyen desquels elle peut légalement réduire à la misère les travailleurs protestants, catholiques, déistes ou athées.

Malgré l'encyclique conseillant l'étude et la prompte solution des questions sociales, la plupart de Nos Seigneurs Cardinaux et Evêques paraissent ignorer encore les premiers éléments de ces questions; à savoir que l'agriculture, cette vieille mère nourricière, est livrée, pieds et poings liés, aux fantaisies fiscales des législateurs, qui l'écrasent d'impôts.

Que dans l'ordre social, la classe la plus nombreuse et opprimée, la femme et l'enfant sans protection peuvent être exploités outrageusement et si, en ces derniers temps, on a fait des lois pour leur venir en aide, ces lois sont inappliquées et, d'ailleurs, souvent inapplicables; que le travail, qui devrait être un honneur, a été changé en un véritable esclavage, et les salaires qu'il produit principalement dans les villes, les usines, les mines, non seulement ne peuvent nourrir la famille, mais sont même au-dessous des besoins individuels des travailleurs, effet naturel de la désertion des campagnes et de l'encombrement des villes.

A cette oppression sociale, à ces fantaisies fiscales, le haut clergé ne trouve rien à redire, tant qu'il n'en est pas directement atteint.

Ce Christianisme Opportuniste et Conservateur des iniquités sociales a fait son temps; c'est à lui qu'on doit le discrédit dans lequel est tombé l'esprit religieux dans les masses, disons le mot, le matérialisme contemporain.

En effet, les plus grands ennemis du Christianisme ne sont ni les juifs, ni les francs-maçons, ni les libres-penseurs, ni les athées ; mais ceux qui se disent chrétiens et qui agissent en païens, en athées, qui ont pour devise:

Chacun pour soi et Sathan pour tous.

En résumé, le catholicisme est aujourd'hui divisé en deux camps : d'un côté, les vieux catholiques, monarchistes, orléanistes, opportunistes de tout acabit et autres conservateurs et exploiteurs des injustices sociales, qui ont pour organes *La Croix de Paris, La Vérité, La Gazette de France,* qui ne décolère pas contre le Pape, qu'elle traite journellement d'Italien qui ne doit pas se mêler de ce qui se passe en France.

La pauvre vieille *Gazette* est si furieuse de ne plus pouvoir se servir de l'autorité du Pape et de l'influence religieuse pour ses fins monarchistes et conservatrices des abus, qu'elle pousse de toutes ses forces à un schisme Gallican.

D'un autre côté, la partie la plus intelligente, la plus instruite, la plus chrétienne du jeune clergé, qui a pour organes *Le Monde, L'Univers, La Justice Sociale, Le Peuple de Lille* et un grand nombre de Revues périodiques très savamment et très chrétiennement rédigées, organes suivant très fidèlement la politique sociale de Léon XIII.

Si le catholicisme peut être sauvé en se regénérant, c'est-à-dire en retournant au christianisme social enseigné par le Christ, c'est à ces derniers, aux démocrates sociaux qu'il le devra.

Mais malgré leur dévouement, malgré leur foi, malgré la bonté de leur cause, les socialistes chrétiens trouveront tant et de si puissants obstacles sur leur route (ils peuvent s'en apercevoir déjà) que, comme je leur ai dit depuis longtemps, ils ne peuvent espérer triompher qu'avec l'aide des déistes qui font des vœux pour leur succès et feront naturellement tout ce qui dépendra d'eux pour l'assurer ; parce que le vrai Christianisme, la mise en pratique des doctrines du grand Réformateur social qui naquit à Bethléem dans une étable, sont, l'un et l'autre : *l'adoration en esprit et en vérité,* qui est la vraie religion.

En terminant cette dégression qu'on voudra bien excuser, je dois remercier Mgr Trégaro de l'aide qu'il a, sans le vouloir, prêté à ma thèse et lui exprimer l'espoir de le voir tôt ou tard, à l'aide des documents que j'ai eu l'honneur de lui adresser, de le voir, dis-je, converti au Christianisme social et terrianiste qui est le seul vrai.

EUG. DE MASQUARD.



RENÉ CAILLIÉ

Pour parler dignement de celui qui n'est plus et que ses parents et ses amis ont pleuré comme le meilleur des hommes, j'ai attendu que l'émotion de mes regrets s'adoucit et me laissât la clairvoyance nécessaire pour lire dans la blessure de mon cœur. René Caillié était un des plus aimés de ma famille spirituelle. C'était mieux qu'un ami, car l'amitié ne présuppose pas toujours une ressemblance de pensées, tandis que sur bien des points, nous avions la même foi et j'avais beaucoup de sympathie pour celle de ses croyances que je ne partageais point. René Caillié représentait d'ailleurs pour moi certains sentiments très rares aujourd'hui et qui me sont plus chers que la science et que l'art cependant si chers tous deux ; il représentait l'élan, la jeunesse jamais fléchissante des âmes pures et le courage apostolique poussé jusqu'à conformer sa vie à son idéal.

Voilà ce qui lui fit cette existence solitaire qu'il conduisit avec la sagesse et l'humilité d'un Saint-Chrétien ou d'un ascète Bouddhique. Mais lorsque cette maladie cruelle et imprévue l'atteignit il eut le bonheur de retrouver pour le soigner avec le dévouement le plus fidèle, un beau-frère et une sœur qui ne lui ménagèrent ni leurs veilles ni leur affection. Je crois qu'il est de notre devoir à nous tous amis du défunt de remercier particulièrement ici Mme Deyber René Caillié qui a réussi à lui rendre moins amères les heures de l'agonie et mit autour de ses inexorables douleurs l'atmosphère de sa tendresse.

Je ne m'étendrai pas ici sur l'œuvre de René Caillié, ni sur sa philosophie. L'une et l'autre étaient connues des lecteurs de cette revue (1) qui l'ont suivi avec fidélité dans ses livres mystiques et sa collaboration régulière à l'*Anti-Matérialiste* et à *l'Etoile* ses revues. Lire et connaître René Caillié c'était l'aimer, quand on avait en soi un peu de cette généreuse flamme dont il débordait. Je ne sais rien de plus magnétique dans le sens le plus noble de ce mot que ses vers mouillés de larmes et illuminés de foi, sa prose qui brûlait comme un bûcher où il aurait posé son cœur, sa conversation nerveuse, vibrante, rayonnante de toute l'impétuosité de sa bonté.

Ah sûr, maître Jésus qui « vomissait les tièdes » d'après le texte de Jean a du l'accueillir tout près de lui à la place des Anges qui unifiés dans l'amour ne sont plus que des flammes; et sur la terre déjà n'était-il pas, lui, une flamme seulement, une flamme sur l'autel de l'esprit divin.

Certes à mon dernier passage en Avignon, il y a quelques mois à peine, lors que tous les deux nous parlions au milieu des rayons matinaux du soleil d'été et le soir si débordant d'enthousiasme et de courage, qui se serait douté qu'une fin si rapide le menaçait ? Nous aimions parcourir ensemble, dans une voiture du pays, car il ne marchait guère et avec quelle peine ! la ville blanche et blonde que le Rhône majestueux traverse. Il est bon de parler des choses secrètes et sublimes en pleine nature, dans le vent qui nous exalte de son fouet, sous le ciel qui est un spectateur indulgent et grave.

Nous nous arrêtions dans le jardin public et appuyé au balcon, nous regardions l'un des plus beaux paysage de France. Le véritable Dieu se révélait alors à nous sous le symbole de cette campagne joyeuse et féconde, de ce fleuve pacifique et fort; pas loin du château des Papes devenu une caserne. O étrange et symbolique déchéance ! La montagne presque invisible avec sa couronne de neige, nous semblait un maitre mystérieux, un vieillard infiniment sage ayant compris qu'il n'est beau d'être haut, que si l'on est pur.

René Caillié avait réalisé cette pureté au cœur même de son âme. Je ne sais pas d'être qui eut davantage délié son moi de tout égoisme et de toute charnalité. Aussi ses yeux bleu d'acier, ses yeux d'enfant opinâtre portaient en eux, malgré son âge et ses souffrances, quelque chose de hardi et d'effréné. Ces yeux pouvaient explorer l'au delà; ils rayonnaient la paternelle vaillance de son père de René Caillié qui fut un héros dans sa patiente ardeur pour conquérir aux hommes et à la civilisation des terres barbares et inconnues. Mais le fils, celui dont aujourd'hui je voudrais décrire l'âme, avait transposé dans le spirituel, le legs atavique. C'était un pionnier de ces régions métaphysiques ou hyperphysiques que Faust lui-même ne sait pas nous acquérir, car la science seule ne peut nous apporter ce céleste héritage. Il faut pour s'assimiler cette patrie que tant ont dénigrée parcequ'ils en furent indigne, une volonté plus forte que les désirs et un cœur qui perdit ses souillures dans l'acceptation volontaire des douleurs.

Vous jugerez toujours la valeur véritable d'un homme, son étiage mental et moral à la façon dont il juge l'amour et la femme. Renan eut beau être la plus souple intelligence du siècle, ce fut une âme piètre, qui regretta dans ses dernières années de n'avoir pas couru les plus médiocres guilledous. Auguste Comte est un des rares qui demeure vé-

(1) Voir notamment le nº 164.

nérable. Le soir de sa vie s'illumina au sourire chaste d'une jeune femme qu'il vit mourir et qu'il déifia. Ce n'est point à côté de tels remueurs de systèmes que je placerai mon cher René Caillié, plus humble devant les hommes ; mais je puis dire avec l'inébranlable certitude de quelqu'un qui ne se trompe point, l'ayant aimé, qu'il est devant l'idéal supérieur à Renan et l'égal d'Auguste Comte, non point par l'intelligence philosophique mais par cette sensibilité profonde, régénèrée, sans rien de complaisant ni d'assoupli, cette sorte de tendresse qui est dans l'humanité dure ou amollie jusqu'à la lacheté, la descente de la foudre éblouissante et délicieuse des anges.

René Caillié faisait de l'amour la plus haute fonction du mystique. Mais j'ai presque honte d'employer ce vocable souillé à toutes les officines littéraires pour qualifier un sentiment qui signifie l'infatigable dévouement, cette joie spirituelle qui dans le Paradis de Dante revêt toute de blancheur, l'union de l'être humain avec son âme divine. C'est Platon qui a dit que les âmes avaient été jetées par couple dans l'Univers. Certainement René Caillié pensait que la meilleure part de cette dualité revient à la femme parcequ'elle est toujours la plus souffrante et la plus sacrifiée. Il avait certainement raison sur ce point, car si l'humanité n'est pas devenue malgré ses efforts, tout-à-fait méprisable, elle le doit à la femme qui a su verser tant de larmes qu'elle a un peu lavé l'ignominie du monde.

Mais je ne puis accepter pour ma part qu'idéalement cette conception de l'âme complémentaire avec laquelle certains spirites ont construit arbitrairement et matériellement la croyance de « l'âme-sœur. » Je pense que pour un esprit vraiment émancipé des grossières défaillances et des plus grossières consolations, l'esprit complémentaire, c'est notre propre idéal, notre ange comme disent, non sans infirmité les religions, c'est la part de nous-mêmes que ce corps misérable n'a pu contenir. Voilà pourquoi l'état sublime, ainsi que Bouddha et Jésus nous le proclamèrent, c'est la chasteté, la vie solitaire, c'est l'homme ou la femme seuls, n'ayant épousé que leur idéal.

Ainsi vécut René Caillié. Mais aujourd'hui qu'il est mort, le voilà certainement auprès de sa sublime épouse, son âme supérieure qui ne foula jamais le sol terrestre. Aujourd'hui, il est devenu ce qu'il était vraiment. Mais nos yeux ne le verront plus ; notre main ne serrera plus la sienne. Et comme nous sommes toujours des hommes, voilà pourquoi nous pleurons.

A la dernière minute où nous nous vimes, j'étais dans le wagon, à la portière. J'agitais la main, puis le mouchoir, puis je me souviens un journal déployé, afin de communiquer plus longtemps avec lui. Je n'avais point de pressentiment triste. Lui sur ses béquilles accoté au mur de la gare, sous l'horloge qui mesure irrévocablement toute la vie, il agitait sa main frêle et en vain il cherchait à retenir ses larmes dans ses yeux. Eût-il à cet instant l'intuition que je ne devais plus le revoir ? Sans doute. Il était plus que moi par le cœur près de la vérité. En tous cas, seuls ses nerfs étaient brisés. Car sa foi à l'immutabilité de notre moi, était inébranlable. Il savait que c'est seulement sur cette terre pitoyable et maudite que ceux qui s'affectionnent sont séparés. En effet, lorsque nous ne serons plus que des pensées et des émotions nous serons toujours avec ceux que nous aimons ou vers qui notre idée nous porte. René Caillié est mort dans cette foi, avec l'assurance de renoncer à sa chaine en renonçant à son corps. Il entra dans le grand silence, comme dans la délivrance. Ah ! certes, la mort ne saurait diviser notre amitié. On se révolte contre les rigueurs du Destin tant que l'on doute. On blasphème en constatant que le plus souvent on ne vit pas au milieu de ses frères et de ses sœurs, de qui la mort nous éloigne ou semble nous éloigner enfin irréparablement. Puis lorsque les certitudes spiritualistes se sont gravées dans notre conscience, un grand calme se fait. On ne s'indigne plus, on comprend. On finit par accepter l'absence et même la mort ; que dis-je ? on en triomphe. Victoire si simple lorsqu'on en connait le secret. Il suffit pour cela d'aimer sans le moindre égoïsme. L'absence et la mort ne valent comme chagrin que par de fausses notions la prétendu réalité de l'espace et du temps. Or le temps et l'espace ne persistent que pour des âmes abaissées. Croyez-vous donc être auprès de cet homme ou de cette femme, parce que vous pressez sa main ou vous frôlez son étoffe ? Des abimes au contraire vous séparent l'un de l'autre ; d'épaisses murailles peuvent s'élever à jamais entre vos deux cerveaux. Tandis qu'un élan du cœur ou un coup d'aile de l'idée relient malgré d'incalculables distances. Il en est de même pour le temps. Il n'y a que les faibles et les lâches qui oublient. Le souvenir vainc toutes les distances du temps par ses ponts subtils, mais que rien ne sait rompre. La mort elle-même devient dès lors un vain mot, surtout quand l'on est sûr que la meilleure part de celui qui disparaît est inattaquable par les acides du Néant. Le meilleur de nous demeure, le reste peut mourir, n'ayant jamais

véritablement existé; mon cher René, nous voici plus liés par ta mort que nous ne l'étions par ta vie. Certainement, tu me connais mieux, tu vois mieux en moi, maintenant que tes yeux de chair ont été dispersés sous la tombe; tu es plus souvent avec moi, maintenant que l'on croit que tu n'es plus; tu seras avec les quelques âmes fraternelles que j'ai rencontrées ici-bas, dont quelques-unes, comme toi, ont gagné l'autre rive, un de mes plus fidèles interlocuteurs, un de ceux qui le plus souvent me consoleront et à qui je répondrai. Tu sens ta force présente, tandis que j'écris ces lignes; tu m'attends, o plus aimé des Dieux, toi qui m'as précédé dans l'au-delà. Ma jeunesse écoute la tendresse de ton silence. Les véritables associations fortes ressemblent à celles-ci. Elles n'ont besoin d'autres pactes que de l'intérieur acquiescement. Allons mon cher René, plains-moi de survivre, secours-moi pour que je supporte la vie mensongère et lourde jusqu'au jour où je serais moi aussi un Délivré. Je te promets de ne point entendre les voix moins nobles qui prétendent que nous ne nous sommes attachés qu'à une illusion et que la terre et le corps sont les seules réalités et combien brèves... Qu'importe, même si nous nous trompons, nous avons notre bonheur puisque nous y avons cru.

Jules Bois.

Sur les Sacrements

(COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES)

(Suite)

D. — Veuillez nous donner, vu l'état actuel des religions quelques explications sur l'efficacité des sacrements et cérémonies des cultes chrétiens ?

R. — Les cultes sont nécessaires pour la plupart des humains ; ils doivent être accomplis en des lieux particuliers appropriés à cet usage et consacrés selon les rites adoptés. Tout doit y être gratuit, une discipline sévère doit y faire régner le recueillement. Point de bruit et de ridicules ajustements, qui distraisent l'attention des assistants et mettent en évidence, en haut relief, la situation de fortune des fidèles, dans un lieu où doit régner la véritable égalité, dans le véritable *milieu égalitaire,* dirons-nous.

Dans le cadre étroit que je me suis imposé, je ne saurais vous parler plus longuement sur ce sujet, sur lequel, il y aurait tant à dire, aussi je me résume. Un culte est utile, indispensable même, dans l'état présent de l'humanité et tous les sacrements et cérémonies qui le constituent sont également nécessaires ; ils apportent un soulagement, une force spirituelle à ceux qui le reçoivent en *vérité,* c'est-à-dire dans de bonnes conditions. — Je blâme seulement l'abus qu'en font les assidus d'Eglises et la facilité avec laquelle les Prêtres confèrent les sacrements.

Il y a là une faute énorme, dont les prêtres subiront la peine ; il est vrai qu'ils sont souvent ignorants ou indignes de leur saint ministère et que parfois aussi, ils sont moins intellectuels que leurs ouailles.

D. — L'homme dont l'âme est assez illuminée pour reconnaitre sa nature doit-il conserver l'usage d'un culte ?

R. — L'homme ainsi développé peut se passer d'un culte extérieur ; toutes ses pensées et ses actes sont un culte constant offert à la Divinité créatrice, mais pour fortifier la foi du vulgaire, il est bon qu'on continue à honorer de sa présence, les assemblées religieuses populaires ; il donne même par ses bonnes influences, un essor plus grand à la prière générale. — Assistez donc vos frères autant que possible, si vous êtes assez heureux pour vous être élevé par le cœur et l'intelligence à un niveau spirituel supérieur. Continuez d'encourager les âmes retardataires dans leur foi, par la sanction de votre présence dans les lieux consacrés pour le culte.

D. — Pensez-vous que les prières faites en commun, ont plus de pouvoir que celles faites en particulier ?

R. — Dans les prières faites en commun, il existe une force plus grande de projection fluidique, où les faibles élans d'un cœur froid ont plus de chance d'arriver aux régions spirituelles et s'y voir exaucées. Je ne veux point dire par là que les demandes égoïstes de nature matérielle soient prises davantage en considération par la Providence, étant adressées en commun, mais je fais seulement allusion aux appels de secours spirituels faits pour obtenir la force de supporter les épreuves ou pour demander l'illumination de l'âme pour soi ou ses frères incarnés ; du reste, je n'admets pas d'autres prières, que pour ce motif. Les autres sont l'effet de l'ignorance des grandes lois ne pouvant être annulées par personne. Toute fois, il faut laisser prier à leur manière les simples d'esprit ; car leurs efforts sont récompensés d'une façon différente, voilà tout. La prière a toujours un effet salutaire pour l'homme, elle l'élève, le fait réfléchir et l'entoure de bonnes influences, car la Divinité n'en a pas besoin pour sa gloire.

D. — Approuvez-vous le luxe dans les églises,

celui déployé dans les cérémonies, ainsi que celui des officiants ?

R. — L'Eglise doit porter le cachet de sa destination. — Tout doit expliquer dans les cérémonies leur raison d'être et je pense que les livres de piété devraient contenir moins de formules de prières et de nombreuses explications sur les symboles religieux, sur leur provenance, etc., etc., afin d'initier peu à peu les humains aux grandes vérités que le culte propage en les voilant. Ce serait un champ ouvert aux imaginations stériles qui s'ennuient la moitié du temps aux services religieux. Je comprends les fleurs, la musique, les tableaux, les sculptures représentant l'image des saints, des hommes de bien, non la représentation de la Divinité ; cette représentation n'est à mes yeux qu'une ridicule profanation rapetissant sa grandeur aux proportions humaines. Un symbole suffit, il prend une extension proportionnelle dans les âmes qui l'acceptent.

Les vêtements chamarés des officiants, sont une chose non moins blâmable. Ces hommes n'honorent point ainsi leur Dieu, ils grossissent leur importance aux yeux de la foule ; voilà tout. La robe blanche et le long manteau, voilà la forme terrestre donnant de la dignité à la démarche, aux mouvements ; c'est ce qui convient le mieux à la dignité d'un Pasteur ou d'un Maître d'âmes.

D. — Vous avez parlé sur les sacrements, d'une manière générale, voulez-vous nous donner quelques éclaircissements à leur sujet.

R. — La nécessité ainsi que la valeur des sacrements reconnue et acceptée, voyons en quoi et comment ils peuvent porter leurs fruits. — Le Baptême met provisoirement l'enfant sous une influence qu'il devrait arrivé à sa majorité, reconnaître, accepter ou rejeter librement selon son orientation religieuse. Le renouvellement des vœux du baptême, imposé aux enfants catholiques, de 10 à 12 ans, ne les engage nullement, leur conscience étant encore plongée dans l'inconscience de leur nature. Il en est de même pour la hâtive communion que maîtres et parents se pressent de leur faire faire comme pour se débarrasser d'un souci, ne comprenant pas mieux que leurs enfants, la grandeur de l'acte dans sa sublimité spirituelle. Les Réformés, n'admettant à la Communion que les adolescents de 15 à 18 ans, agissent plus raisonnablement. Mais à vrai dire, la réception de la réelle substance du Sauveur, ne pouvant être que spirituelle, seules les âmes pures et longuement préparées à cette union toute mystique peuvent y participer dans un état d'extase, rendant leur nature apte à cette approche instantanée du fluide divin. Une pareille communion donne la vie éternelle, car celui qui en a reçu la vivifiante lumière, les brûlantes effluves, ne l'oublie jamais !...

La communion sous les espèces matérielles n'est qu'un magnifique symbole digne de tout notre respect et dont l'acte fait avec un véritable amour est un secours puissant, efficace pour l'âme et certainement pour le corps, car il attire en ceux qui le reçoivent avec pureté d'intention et sincère désir de s'amender des grâces surprenantes, mais hélas ! quel abus font les catholiques, de la Communion sous les espèces ! Cet abus prouve bien leur ignorance de sa vertu... mais passons.

La Pénitence, qui précède la Communion ne remplit nullement le but pour lequel, les églises l'ont instituée dans le principe, puisque la confession devant être publique ; dans ce cas, ce n'étaient que les fautes principales dont on s'accusait devant ses frères et certes la honte d'avouer hautement sa culpabilité pouvait arrêter bien des chrétiens sur le point de céder à leurs passions. Il y avait cela de bon dans ces confessions à haute voix, que les frères présents pouvaient user d'indulgence pour le coupable, ou l'aider à se corriger en lui ôtant l'occasion de succomber de nouveau dans son péché.

De nos jours, la confession est devenue une tâche hors de sens et dangereuse pour les jeunes prêtres, fatigante à l'excès pour les prêtres âgés, qui ne devraient être enlevés à leur haute méditation que rarement et que pour des motifs sérieux. Ayant recours moins fréquemment à la communion, on n'aurait pas besoin d'aller faire perdre leur temps à des hommes dont tous les instants doivent être consacrés à la prière ou à l'instruction des âmes ; dans les confessionnaux, les fidèles reçoivent certainement quelques conseils, mais on y rentre de part et d'autre dans des détails inutiles et parfois malsains pour les âmes. Le pénitent a trop de propension, sous prétexte de franchise à se dévêtir complaisamment l'âme, afin de se faire plaindre ou consoler, bref, tout cela est parfaitement inutile. L'examen de conscience fait le regret de la faute ; s'il est réel, il se fait sentir immédiatement et la résolution de se corriger se produit aussi. Je ne reconnais la nécessité que d'un Directeur de conscience pour les âmes dans des dispositions exceptionnelles d'épreuves ou d'avancement psychique...

Je reconnais qu'avec la méchanceté actuelle de l'humanité, la confession publique n'a plus sa raison d'être ; mais il y a un moyen terme que les Protestants ont adopté et aussi le Père Loyson dans sa *Réformation*.

La CONFIRMATION est un sacrement qui n'a de valeur que dans la ferveur de celui qui le donne et de celui qui le reçoit ; c'est un symbole d'une magnétisation suprême attirant dans les âmes les effluves spirituelles de la source la plus élevée, pouvant donner un essor rapide aux facultés mentales ; les apôtres et les disciples du divin Nazaréen en eurent la preuve visible dans leur assemblée intime.

(A suivre). M. A. B.

LE VÉGÉTARISME EN ANGLETERRE

Il est clair que l'Occultisme et le Végétarisme ont en Angleterre, comme dans tous les pays, des rapports les plus étroits et que les preuves réciproques de l'un et de l'autre se tiennent et se fournissent avec une lumineuse abondance et une vigueur qui emporte la conviction dans les deux sens.

C'est que le végétarisme en France n'est qu'une sorte de mode, que chacun s'arroge le droit de modifier à sa guise et pour laquelle les convictions sérieuses et vraies sont assez rares ! Tandis que chez nos voisins, devenir végétarien, c'est orienter sa vie dans un sens ordinairement immuable ! Les Palinodies n'y étant pas communes ! Et la détermination sérieuse et efficace, ne se prend pas sans réflexion : comme chez nous la plupart du temps ! et se corrobore d'un serment solennel, qu'il est bien rare de voir transgresser, une fois qu'on la signé de ses noms avec adresse et date.....

Chez nous autres superficiels, jamais on n'a voulu faire du végétarisme avec ce sérieux et cette solennité ! ! !

C'est un tort.... parce que chacun est alors porté à ne considérer la Doctrine salutaire du végétarisme que comme une idée sectaire ; la modifier à son gré, et lui ôter ainsi la majeure partie des avantages qu'elle procure à ses adeptes sérieux, théosophes et convaincus.

Le fait est si vrai, qu'il vient de paraître en concurrence avec la nouvelle édition sortie récemment de presse de mes *principes d'alimentation et de cuisine végétarisme,* un petit volume intitulé par son auteur madame de St B.... *La cuisine végétarienne.* Or cette cuisine ne serait pas reconnue telle par les végétariens orthodoxes et vrais de l'Angleterre.... car elle admet le poisson.

Voici en effet la formule du serment exigé de quiconque veut entrer dans leurs sociétés végétariennes :

« Je soussigné déclare que je me suis abstenu pendant... (3 mois au moins) de toute chair d'animal : poisson, viande ou volaille.... et que je m'engage à continuer strictement cette abstinence, tant que je serai membre de la société. »

Suit la signature, l'adresse et la date.

Du reste, Fr. Sarcey qui a donné à ce livre une préface n'est que demi-végétarien, le mien reste jusqu'à présent, le seul orthodoxe et reconnu tel par les végétariens anglais.

Chez eux les végétariens : théosophes, occultistes ou simples particuliers se comptent par millions ! Il existe plus de vingt journaux ou revues illustrés ou autres consacrée exclusivement à la doctrine ; plus, des centaines de restaurants végétariens disseminés dans toutes les grandes villes ; d'innombrables *Boar dings-hauses* et Hôtels dit de tempérance *(Temperance-Hotels)* dans lesquels voulussiez vous payer triple et décuple, on ne vous servirait, ni un *beefteak* ni un verre de spiritueux ou une liqueur quelconque dérivée de l'alcool !

Il y a même à une demi-heure de Londres, un hôpital végétarien ou la décoction de cadavre dite *Bouillon* et chère à nos nos ocomes trop nécrophages n'a point entrée !

J'ai cet honneur d'avoir été seul en France le membre du corps médical Français à tenir haut et ferme sans palinodies et cela depuis vingt ans, le Drapeau de la Bonne Doctrine, et à n'avoir cessé, depuis cet temps de la prêcher par la voix, par la presse, par le livre....

Mais je le constate sans orgueil, car il est plutôt pénible de voir la vérité encore méconnue chez nous ; à l'étranger, il n'en est pas de même ; là je ne serais qu'une simple unité au milieu de nombreux confrères végétariens et sans doute plus méritants (1).

Quoiqu'il en soit, il est bien clair pour moi que la magie noire que font inconsciemment tous nos nécrophages et complices de meurtre par recel, a une influence de plus en plus grande sur la production du mal chez nous.

D'abord, elle est une des plus fortes causes de cet égoïsme grandissant et vices similaires.... qui nous ronge. Puis cette innombrable armée d'*élémentals* déchaînés, avides de sang et de force nerveuse ou fluide vital. Qui ne voit que c'est surtout son vampirisme qui nous Neurasthénise à Paris et dans les grandes villes ! qui nous énerve et nous *vole* notre longevité, que le physiologiste Flourents avait fixé à 200 pour la généralité des hommes !

---

(1) Non plus méritants, mais agissant, fonctionnant dans un milieu plus *intellectuel* et plus *aimantés* vers le progrès. *(Note de la rédaction.)*

Cette légion ténébreuse dont le seul but est la perte de l'homme, et dans les temps anciens parvenue à détruire le colossal empire romain, péri en vérité, par excès de Nécrophagisme !...

De nos jours l'Angleterre était sur le même point de sa perte, lorsque l'avertissement de Gleïzès, qu'elle a eu le bon esprit de comprendre, la relevée et aujourd'hui le végétarisme lui a refait des hommes solides : alors que l'excès des viandes n'en faisait que des *serpents glacés !!*

C'est avec juste raison qu'à son tour la *Perfect Way*, exige le strict végétarisme de ceux qui veulent dogmatiser, et déclare que l'enseignement des nécrophages si orthodoxe qu'il puisse paraître n'est qu'un leurre funeste et malsain pour les âmes.

Voilà le vrai des choses ! Ma parole peut être méconnue dans mon pays ! Mais quoi cela peut-il faire à l'immuable vérité. Il n'est pas au pouvoir de personne de la détruire, si nos passions peuvent l'obscurcir momentanément ou l'intérêt individuel la cacher sous le *boisseau* de la légende !

Voilà ce que nous apprend l'occultisme qui nous apporte en faveur du végétarisme des preuves ésotériques de *haute* valeur.

Dr Bonnejoy. (du Vexin).

Comme conclusion à l'article de notre collaborateur et ami Bonnejoy, nous dirons que notre ami M. Eug. de Masquard qui a 71 ans, est un végétarien et ne s'en porte pas plus mal ; mais il suit les préceptes contenus dans le *Végétarisme et le régime végétarien rationel du Dr Bonnejoy*, 1 vol. in-12, de 341 pages, qu'on peut recevoir *franco* en adressant un mandat de 3 fr. 50, au Dr Bonnejoy, à Chars (Oise). E. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.